

# PREDICATION

## Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? (Jean 21, 15-19)

Chers amis,

Ce dimanche se situe entre deux événements essentiels dans notre vie de chrétien : à l'Ascension, nous apprenons que Jésus n'est plus à chercher parmi les hommes. Et à la Pentecôte nous sommes confortés dans notre foi : le Message du Christ est destiné à toutes les nations, à tous les hommes. C'est une religion universelle.

1

Mais de quel message les apôtres sont les messagers ? autrement dit, de quel message sommes-nous destinataires, sommes-nous porteurs ? Pour parler en termes simples, vivre en chrétien, qu'est-ce que cela signifie ? »

A la fin de l'évangile de Jean, le Christ pose à Pierre une question : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? « Question bien troublante lorsque nous y pensons.

1 – Et d'abord, qui est Pierre ? c'est-à-dire : pourquoi Simon-Pierre ?

C'est le disciple du Christ que nous connaissons le mieux, et pour cause, c'est le seul, pour ainsi dire, qui dialogue individuellement avec lui. Les autres sont nommés : leur liste figure trois fois dans les Evangiles, et sont données non par ordre alphabétique, mais selon leur importance dans l'Eglise primitive, car les Evangiles ont été rédigés entre trente et soixante-dix ans après la mort de Jésus, et de surcroît par des auteurs, ou des communautés d'auteurs dont nous ne savons pas grand-chose. Leur nom n'est que celui de l'auteur, en latin, l'*auctor*, l'autorité, le nom qui garantit la vérité du message. Le premier cité est Pierre, et le dernier, on ne s'en étonnera pas, Judas Iscariote. D'autres sont nommés, un seul a droit à un dialogue personnel avec le Christ : Thomas.

Pierre, est celui qui donne les réponses les plus justes : (« Tu es le Christ, le fils de Dieu »), celui qui va le plus loin que les autres (« Même si tous t'abandonnent, moi, je ne t'abandonnerai pas »), celui qui en fait plus que les autres : après son arrestation, tous prennent la fuite, (Mt26, 56, Mc 14, 50), alors que Simon Pierre le suit jusque dans la cour du palais où Jésus va être jugé. Mais pas au-delà. Il renie le Christ, plus exactement, il fait le constat qu'il a présumé de ses forces : comme les autres, il ne peut prendre la croix du Christ, du moins pas encore. Il n'est qu'un homme, comme les autres disciples.

En cela, Simon est un peu comme nous ; des chrétiens pleins de bonne volonté, prompts à affirmer notre foi mais trop souvent hésitants devant une épreuve décisive et dans laquelle ils risquent leur vie. Combien d'entre nous, convaincus, lorsque tout va bien, de tenir bon, lorsque l'épreuve advient, feraient preuve d'autant de courage, au risque de notre vie ? Ne jugeons donc Pierre pas trop vite. D'ailleurs, le Christ ne le juge pas. Simplement, en Luc 22,31, lors de son troisième « je ne le connais pas », l'auteur de Luc nous dit qu'à ce moment, Jésus pose un regard sur lui. Rien de plus. Comme si Jésus voulait lui dire : « Tu vois bien ? tu es comme les autres».

Oui, face à l'épreuve, comme Pierre, nous lâchons prise, bien souvent.

2 – Alors ce dialogue ?

Curieux dialogue, faisais-je remarquer au début de ce propos. Un seul d'entre nous a-t-il déjà tenu un tel dialogue avec les siens ? Dans un couple (mari-femme, parents-enfants), ce n'est pas une question que l'on pose habituellement. Demander à son partenaire « M'aimes-tu ? » peut-être même une source d'inquiétude : « Mais pourquoi me poses-tu cette question ? » Mais ici nous ne sommes pas dans le monde ordinaire. Toute question, tout dialogue a un sens.

Oui, la question revient trois fois. Et Pierre répond également trois fois. Une interprétation bien connue est celle-ci : en posant la question trois fois, le Christ rappelle à Pierre qu'il l'a renié trois fois. La tristesse de Pierre est celle que nous ressentons lorsque nous comprenons l'erreur que nous avons commise. C'est un principe pédagogique bien connu : pour que l'interlocuteur comprenne ce que vous avez dit, il faut répéter les choses trois fois : la première le surprendra, à la seconde il pensera « Mais je vous l'ai déjà dit, que vous faut-il donc de plus ? » et répètera la même réponse, en mettant la répétition sur le compte de l'interrogateur, peut-être sourd ou parce que notre réponse n'a pas été assez claire, la troisième nous donnant enfin le sens authentique de la question ; ici : « J'ai compris, ta triple question me renvoie à ma triple faute ». Il y a donc du non-dit dans ce dialogue, un non-dit que seul Pierre peut comprendre, puisque lui seul sait qu'il

l'a renié trois fois. Mais si ce n'était pas seulement cela ? Si ce dialogue nous disait autre chose, nous disait bien plus ? Reprenons donc-le, en introduisant cette fois un paramètre jusqu'ici non évoqué.

3 – Ce que ne peut pas dire la version française du texte : retour à la version originelle.

Pentecôte signifie l'universalité de la foi chrétienne, adressée à tous les hommes, quelle que soit leur langue ; et c'est grâce à la Pentecôte que nous pouvons lire la Bible dans notre langue. Grâce soient donc rendues aux traducteurs, sans lesquels nous serions condamnés au latin de la Vulgate (qui était déjà en soi un progrès par rapport au grec (pour le Nouveau Testament) et à l'hébreu (pour l'Ancien Testament).

Très bien, mais à une nuance près : quelle que soit leur bonne volonté, quelles que soient leurs connaissances, les traducteurs ne peuvent pas changer une langue. Or, là où le français utilise un seul verbe, *aimer*, le grec en utilise quatre, qui correspondent chacun à une conception de l'amour.

D'abord le grec distingue l'amour entre membres de la même famille, un amour imposé du seul fait que vous êtes mariés à une femme (que vous n'avez la plupart du temps pas choisie, amour des parents pour leurs enfants (pas d'anachronisme affectif : les pères avaient tous les droits sur les membres de leur famille, mais ils devaient nourrir leurs enfants, et même les instruire, ou plutôt les faire instruire) : **stergô**, est le verbe qui désigne cette forme d'amour. Un autre nous est plus familier : **eran** nous fait penser à **éros**, érotisme : il signifie l'attraction que j'éprouve pour une autre personne (attraction physique, sexuelle, intellectuelle) ; un amour qui me dépasse, un amour plus fort que moi, dont le symbole est la flèche de Cupidon : quand elle me frappe, je ne peux résister : autre image en français : le coup de foudre. Ces deux conceptions ne figurent pas dans la Bible. Les deux autres y figurent, et ici, dans notre dialogue, à l'intérieur de chaque phrase.

**Agapo** : c'est l'amour de Dieu pour les hommes, celui que nous trouvons en Jean 3,16 : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique... ». C'est l'amour de Dieu, et les textes nous le disent sans cesse : Dieu nous a aimés le premier ; un amour inconditionnel, un amour presque surhumain.

L'autre terme est **philô**, un amour humain, basé sur une identité de point de vue, une sympathie, sur ce que l'on partage. C'est aussi ce verbe qui a donné le mot **philos**, ami.

Relisons alors notre dialogue : Jean 21, 15-17.

**15**Après le repas, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu (**agapas**) plus que ceux-ci ? » Il répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (**philo**) », et Jésus lui dit alors : « Pais mes agneaux. »

**16** Une seconde fois, Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu (**agapas**) ? » Il répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (**philo**) . » Jésus dit : « Sois le berger de mes brebis. »

**17** Une troisième fois, il dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu (**phileis**) ? » Pierre fut attristé de ce que Jésus lui avait dit une troisième fois : « M'aimes-tu ? (**phileis**) », et il reprit : « Seigneur, toi qui connais toutes choses, tu sais bien que je t'aime (**philo**). » Et Jésus lui dit : « Pais mes brebis.

Donc la première fois, Jésus demande à Simon : « m'aimes-tu, comme je vous aime, les hommes, moi, qui suis Dieu ? Et Simon répond par autre chose : je t'aime, en homme que je suis. J'ai de la sympathie, j'ai de l'affection pour toi. » Simon ne répond pas exactement à la question de Jésus. Ou plutôt sa réponse n'est guère satisfaisante. On pourrait même dire qu'il s'en tire ici avec une pirouette. Mais que peut-il répondre d'autre, à partir du moment où il n'est pas question pour lui de mentir ? Sa réponse est sincère, honnête. La seconde question est identique : Jésus lui demande s'il l'aime, comme Dieu aime les hommes ? Pierre répond lui aussi de la même manière : Oui, je t'aime, comme homme (sous-entendu : pas comme toi, tu nous aimes). La seconde réponse confirme la première, il n'y avait donc pas de malentendu, car Simon ne peut ni mentir à Jésus ni se mentir : il ne peut aimer que comme homme.

Dans la troisième question il se passe quelque chose d'extraordinaire : Jésus lui dit : *phileis* : il emploie le terme des hommes. Cette fois, ce n'est plus une question, c'est bien une confirmation qu'il lui demande : *C'est bien comme homme que tu m'aimes ?* Et Simon ne peut répondre que : *oui, je t'aime comme homme*. C'est le sens du commentaire qui précède : « toi qui connais toutes

choses ». Dans sa troisième question, puisqu'il est acquis que l'homme ne peut hausser son amour jusqu'à celui du Christ (et c'est bien ce qu'avait fait Pierre), c'est le Christ qui se met à notre portée.

Se mettre à la portée du plus faible, cela porte un nom : l'humilité, et nous en avons un écho dans ces deux versets de l'épître aux Philippiens :

5 Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ : 6 lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. 7 Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme, 8 il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. 9 C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, 10 afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, 11 et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père.

En se mettant à la portée de Pierre, en nous rejoignant dans notre humanité, Christ nous aide à devenir ses « amis » (*philoï*), le mot de la même famille que *philô*. Nous ne sommes plus des serviteurs (en grec, des esclaves, *douloi*, qui doivent exécuter les ordres reçus), mais des amis, invités à participer à la gloire de Dieu, à réaliser le projet du Christ. Nous n'avons pas besoin d'être des témoins (en grec, *martyrs*) prêts à donner leur vie pour la foi, on ne nous en demande pas autant, on ne nous demande pas l'impossible ; *Soyons des amis*. Elle est là la révolution de la foi chrétienne : il s'agit plus de trembler devant un Dieu terrifiant, comme dans l'Ancien Testament. Ce fait, unique dans l'histoire des religions, fait sans doute que même certains qui ne se disent pas chrétiens se reconnaissent dans cette relation personnelle, cette relation individuelle et si forte. Oui, nous pouvons dépasser nos limites d'êtres humains, ou, si vous préférez, nous pouvons être un peu plus humains.

En conclusion, relisons ce passage du Sermon sur la Montagne :

Vous avez appris qu'il a été dit : « tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.

Et moi je vous dis : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes ». (Mathieu 5, 43-45).

Prions donc pour les personnes que nous n'aimons pas, prions pour les personnes qui ne nous aiment pas. Ne soyons pas prisonniers de ce sentiment qui nous envahit. Libérons-nous. Cela porte un nom que vous connaissez bien ; l'espérance. Amen

Christian Raseta, Temple-Neuf de Metz le 16 mai 2021